

Une autre elle-même apparaissait alors !...

Quelle verve claire et chaleureuse elle mettait, — saisissant une idée au vol, à la creuser, à la développer, à en extraire l'essence précieuse pour l'harmoniser, l'assimiler aux généralisations de son idéal de vérité !

Dans ces instants, ceux qui l'écoutaient, réchauffés par cette lumière et par ce charme, voyaient abonder les ineffables trésors de pensée longuement accumulés pendant ses heures de rêverie solitaire. Son intelligence transcendante d'une portée aussi vaste, aussi sûre que le cœur chez elle était grand, donnait bien, en effet, le sentiment d'un exceptionnel équilibre : cette caractéristique si rare à laquelle se reconnaissent les âmes absolument supérieures. Et les plus jeunes même, devant cette vieille dame si sincèrement pathétique, dont les yeux de clarté les enveloppaient d'une sollicitude si tendrement pénétrante, se sentaient, eux, presque des vieux !... Avec ravissement, ils se laissaient entraîner, convaincre, emporter par elle vers des rêves ou des souvenirs d'aurore que notre modernité ne connaît plus.

C'est qu'aussi, l'art véritable de la conversation est un spectacle introuvable de nos jours où la vanité s'insinue, dominante, dans les causeries et, par ses mille complications subtiles, déflöre tant d'esprits, même charmants !

La gracieuse comtesse le pratiquait, cet art, avec une simplicité vraie, guidée en cela par la plus généreuse délicatesse. Dans ces réunions, elle apportait tout son cœur, montrant une vive joie à découvrir chez ses hôtes des idées heureuses, à les scruter avec eux, à s'y intéresser.

Personne mieux qu'elle ne savait activer la réflexion latente, éveiller la soif du bien, du beau, entraîner loin des médiocrités, inspirer la confiance en soi par l'éloge vrai jailli au moment opportun, de son âme enthousiaste. Et aussitôt, poursuivant sa pensée sur quelque sujet métaphysique, artistique ou social, elle reprenait d'originales digressions où se révélait une sorte de soulagement à épancher l'excès de son ardeur cérébrale.

Parfois ces beaux feux la laissaient un peu confuse... Alors, vivement elle s'en excusait, avec une pointe d'ironie à son endroit.

Un jour, à propos de peinture, ayant fait une critique prime-sautière, aussi judicieuse, qu'alerte et spirituelle de l'école préraphaélite :

— N'êtes vous donc pas de mon avis ? dit-elle, s'adressant à son hôte principal qui l'admirait, silencieux.

— Mais, absolument, Madame !

— Et pourquoi ne pas me le dire tout de suite ? Pourquoi me laisser enfoncer ainsi des portes ouvertes ?...

— C'était pour nous donner la joie d'entendre dire ces choses par vous, répond M. KURTH, souriant et convaincu.

D'une étonnante culture, parlant aussi bien que le français et dans leur pure forme littéraire, l'allemand, l'italien, l'anglais, trois langues dont elle avait su pénétrer le génie poétique, douée d'un sens artistique très affiné, elle abordait ainsi tous les sujets avec une remarquable sûreté de jugement.

Elle connaissait aussi et parlait avec une originale saveur notre bel idiome wallon. Lorsqu'elle était tout enfant, sa mère, M<sup>me</sup> Nagelmackers, par une délicate inspiration avait voulu que sa fille pût, afin de mieux pénétrer l'âme des humbles, s'entretenir avec eux dans leur langue propre ; dans ce but, elle avait choisi une aimable fillette du village et l'avait invitée à venir au château d'Angleur, partager les jeux de la comtesse enfant. Celle-ci parla bientôt le wallon avec une amusante verve. Parfois, elle récitait des passages du *Voyédje di Tchaufontinne*, avec une espièglerie qui apportait de vives joies à la gravité paternelle. Il y a un an à peine, M<sup>me</sup> de Stainlein dont la mémoire était remarquable, fredonnait encore pour réjouir ses intimes de sa douce belle humeur, les couplets de la commère : « *Qui m' lét n'a-t-i broulé...* ».

Plus tard, M<sup>me</sup> de Stainlein conserva fidèlement son affection à son amie wallonne dont elle protégea toujours la famille.

En littérature, comme en peinture, un sens très pur, très élevé, très austère de la beauté lui faisait éprouver une sorte de souffrance nerveuse et indignée en présence des erreurs qu'engendrent les subtilités du faux goût et les recherches d'originalité, à outrance. Elle s'élevait contre l'abstraction nuageuse, contre le sophisme aussi, que dilettantes et sceptiques dissimulent sous l'élégance ou la séduction charmeuse de la forme. Et dans son impatiente générosité à vouloir sauvegarder les esprits droits mais aisément influençables, elle dénonçait ces erreurs, ces outrages des inconscients ou des habiles à la grandeur de l'art ou de la vérité, avec une promptitude de coup d'œil et une vigueur d'argumentation surprenantes.

Elle n'avait pas moins d'éloignement pour les mièvreries, la petitesse ou l'indigence de pensée cachés aussi sous le masque trompeur d'un étincelant décor.

Par contre, la noblesse émouvante et pure d'un portrait ou d'une



scène héroïque, le mouvement simple et harmonieux d'un geste sublime lui donnait un frisson religieux et cette sorte de prostration intérieure qui est comme l'éblouissement de la beauté.

En musique, sa pénétration n'était pas moins aigue. Les artistes qu'elle aimait à entendre restaient frappés souvent de la justesse, de la profondeur d'analyse de ses remarques sur l'interprétation à donner aux maîtres.

Sans s'en douter alors, elle devenait une admirable statue de l'attention lorsque, sous l'émotion, écoutant frémir l'âme d'un Beethoven, d'un Chopin, d'un Mozart, elle restait comme figée, dans une attitude de concentration si fervente qu'il semblait que l'âme seule fût visible en elle.

On sait aussi quelle pieuse joie elle éprouvait à faire entendre et goûter la musique de son époux défunt, le comte Louis de Stainlein, cet artiste au goût délicat qui, de l'avis de certains critiques, mérita par la noblesse de son inspiration comme par la savante composition et le haut style de ses œuvres, d'être rangé parmi les maîtres.

Au cours de sa vieillesse solitaire et attristée, ces rares auditions du dimanche après-midi, en été, constituaient le seul réconfort que Madame de Stainlein demandât plutôt à sa passion du beau qu'à la fièvre du bien, unique remède à son insondable mélancolie.

### III

C'est ainsi, c'est sous cet aspect émouvant que l'ont connue ceux de la génération présente, ceux qui regardèrent vivre cette édifiante vieillesse, plus ardente, plus prompte à l'action, d'une mentalité infiniment plus active aussi, et plus persévérante, que celle de tant de jeunes, aujourd'hui, dont l'inertie de conscience et l'indifférente froideur, au milieu de leurs égoïstes plaisirs, la confondaient et la navraient souvent.

Mais devant une personnalité aussi nettement définie, on se demande avec intérêt ce que durent être la jeunesse et la maturité de la Comtesse de Stainlein.

Celle-ci, à cet égard, fut toujours d'une discrétion et d'une humilité telles, et les renseignements que l'on possède sont, hélas, si épars qu'il semble impossible de reconstituer avec quelque cohésion et avec toute sa haute valeur significative cette belle existence. Souhaitons, toutefois, que quelque jour, une plume

suffisamment édifiée, servie par une documentation suivie, veuille entreprendre cette tâche pieuse et utile.

Pour nous, il ne nous est possible de contempler cette longue vie qu'en ses grandes lignes, en quelques traits essentiels dont les souvenirs si marquants sont restés, rayonnants, dans de nombreuses mémoires.

Nous nous laisserons guider par la Comtesse elle-même en son beau livre qui nous conserve comme la fleur et le parfum de sa pensée.

Les poésies de ce recueil, — embrassant une période de plus de soixante années, 1848-1905, et publiées seulement au cours du dernier hiver, — ont jailli de l'âme de la Comtesse, dans les heures où cette âme, débordante, excédée de son propre poids, cherchait le soulagement dans l'expression de ses enthousiastes effusions ou de ses amères douleurs.

Elles correspondent donc tout naturellement aux phases les plus tourmentées de sa vie qu'elles délimitèrent, dès que la souffrance y eût fait son apparition, comme les étapes d'un calvaire. Et certes, jamais elles ne furent écrites avec l'intention de les livrer au public. C'est seulement lorsqu'elles furent révélées au jeune comte Hermann de Stainlein, que celui-ci à diverses reprises, supplia sa mère d'en permettre la publication et finit, peu de temps avant sa mort, par vaincre les dernières hésitations de la Comtesse. Gardons-lui notre reconnaissance pour cette victoire. En effet, Madame de Stainlein, s'étant, de la jeunesse à la tombe, attachée à *sculpter*, en quelque sorte son âme et sa vie sur le modèle de son haut idéal, il se trouve que, *par surcroît*, elle a fait fleurir le don suprême, l'œuvre où, chose si rare, la parfaite sincérité d'une vie est enclose sous sa forme naturellement harmonieuse. Cette dernière offrande d'elle-même, elle voulut, par un pieux respect de sa promesse de jadis, nous la faire dans les derniers mois de sa vie, pressentant probablement sa fin prochaine.

En ce livre, comme naguère en son existence quotidienne, on voit son esprit se mouvoir dans la beauté, dans la bonté, dans l'enthousiasme et la grâce comme dans son élément normal. Car Madame de Stainlein qui vécut une enfance privilégiée, a réellement entrevu, en sa rayonnante jeunesse des rêves si captivants, si azurés, si éblouissants de fraîche aurore et de sublimité, qu'elle en garda toute sa vie en son cœur comme en ses yeux la lumière voilée avec la nostalgie profonde.



De mon sillon natal, voilé de violette,  
Je partis dès l'aurore ainsi que l'alouette,  
Et choisis pour pays la hauteur du ciel bleu,

nous dit-elle. Et que ce sillon natal était bien fait pour hâter l'épanouissement de cette âme d'enfant-poète!... Un véritable bouquet d'exubérante verdure protégé par la colline et les frondaisons de Kinkempois, et qu'aucune trace d'industrie ne déflorait alors : c'était Angleur vers 1840.

L'enfant radieuse y vivait comme un oiseau enivré, toute baignée de soleil et d'azur, au château familial, entre ses parents heureux, sous l'aile d'une mère dont la clairvoyante tendresse écoutait attentivement chanter ses rêves.

Mais laissons parler l'abondance de son cœur. Et voyons de quel regard ému et bien personnel déjà, avec quel bonheur d'imagination elle a su considérer — à dix-sept ans! — le frais tableau de ses jours. Ce « retour à Angleur » fut écrit au printemps de 1845, quand, après un séjour d'hiver à Liège, elle revenait avec les siens « de tous les nids où l'on s'abrite, retrouver le plus doux » :

Autrefois quand Avril riait à nos fenêtres,  
Chantant du sombre hiver le requiem joyeux,  
Quand les jeunes lilas s'enlaçaient aux vieux hêtres,  
La blonde giroflée aux cloîtres ruineux ;

Sous les feuilles d'un jour, quand l'oiseau d'une aurore,  
Modulait ses accents pleins de flamme et de pleurs,  
Quand le saule plaintif et le frais sycomore  
Sur les flots endormis se penchaient tous rêveurs ;

Parlant mousse et muguet, quand nos brises sauvages  
Passaient, pour nous chercher les ravins, les ruisseaux  
Et nous rappelaient tous à nos charmants rivages  
Au manoir solitaire où dorment nos berceaux !...

Quand mes oiseaux prenaient leur vol sur la pelouse  
Et rêvaient pour leur nid le gîte où je m'assieds ;  
Qu'un premier fruit chargeait ma corbeille jalouse,  
Que la terre, en parfums, s'exhalait à mes pieds !...

Quand ma mère emportait sa harpe aux doux préludes  
Sous le toit frémissant des sophoras en fleurs,  
J'aimais à voir couler nos humbles habitudes,  
Flots purs où le ciel seul reflétait ses couleurs.

Oh ! j'aimais le printemps, la saison d'espérance !  
Les étoiles, du ciel, tombaient sur mon chemin,  
J'étais riche d'amour, de rêves, d'innocence ;  
Ma mère et le bonheur me tenaient par la main !

Je revois, du ciel bleu, l'infini me sourire,  
Nos forêts, sur mon front, jeter leur voile vert,  
Dans nos jeunes rosiers s'éveiller le zéphire,  
L'herbe de mai couvrir le cercueil de l'hiver.

Je vois la blanche épine en couronnes fleurie,  
Nos blancs lilas jaillir à tous les horizons  
Et le myosotis qui bleuit la prairie,  
Comme si tout l'azur pleuvait sur nos gazons.

Quel ravissement juvénile, quelle grâce et quelle fraîcheur parfumée, quelle vivacité de couleurs en cette peinture expansive de son bonheur ! De même, en ces quelques vers sur le « ruisseau d'Angleur » :

Murmure avec ivresse au pied des chèvre-feuilles  
Et des jeunes sorbiers aux grappes de corail,  
Baise de tes flots bleus les muguet et leurs feuilles,  
Sème de tes brillants leur parure d'émail,  
Source aux limpides chants, frais miroir, larme pure  
Du bonheur qui déborde et ruisselle aux vallons...  
Des saules argentés caresse la ramure,  
Et voile son sourire avec leurs cheveux blonds.

Au contact de l'art, du génie, dans la lecture passionnée des poètes, de Lamartine surtout, à ses yeux, « plus beau, plus inspiré que Platon », ses rêves s'amplifient, s'irradient. On y sent passer des tressaillements enchantés :

Puis, je sentis frémir en mon âme enfantine  
Comme une aile de feu sur une lyre d'or,  
Et devant moi s'ouvrit une plage divine  
Où les anges passaient dans leur brûlant essor.

Alors, cette jeune fille éperdûment sensible, sentit naître en elle le geste d'offrande, le geste frénétique et doux... Elle eût voulu rendre à la beauté, à l'art, à la nature, tous les dons reçus :

Si j'avais une voix, une voix grande et pure !  
Si j'avais une harpe, une harpe de feu,  
Si j'avais les accords dont vibre la nature  
Quand la foudre et les vents chantent leur hymne à Dieu !



Ainsi comblée de toutes les ivresses du beau, celle qui passait alors au milieu de la jeunesse de son temps

Comme une âme errant dans un songe,

eût généreusement voulu trouver, en littérature, en musique, en peinture, une voix divine pour dire des rêves divins :

J'attendais à genoux ce don de l'harmonie  
Pour lui rendre son vol vers la gloire infinie.

Mais ce « ciel de visions » était-il trop inaccessible?... Nous ne pensons pas cependant que la jeune fille qui exprimait avec cette force et cette pureté ses aspirations, entre la quinzième et la dix-huitième année, n'eût été capable d'édifier avec le temps, quelque grande œuvre en s'attachant de façon suivie à la culture de l'une des branches de l'art. Ses intuitions étonnantes en musique et en peinture et surtout les rares dons littéraires que son livre nous révèle aujourd'hui nous permettent, certes, de le croire.

Mais cette pensée et ce cœur si vastes pouvaient-ils se fixer en un domaine restrictif quelconque?... Nous ne le pensons pas. Nous croyons, pour notre part, que c'est sa pitié, son immense et souffrante et agissante pitié, qui fut la cause indirecte de ce qu'elle considéra, si jeune, comme des désillusions artistiques.

Cette pitié fut son grand art, à elle, — si l'on peut nommer de ce nom une vertu aussi haute. Et cet art, elle le cultiva essentiellement durant sa vie entière. Mais cette passion-là ne s'exerce que dans la plus humble et la plus douce des discrétions. Et ses expressions exquises, ses trouvailles de génie, qui se murmurent dans le secret du cœur à cœur, ne souffrent pas d'être révélées au grand jour; comme les choses les plus sacrées de l'humanité, elles doivent rester voilées.

La fascination de ses premiers rêves ne pouvait donc être telle chez la jeune fille qu'elle « n'entendît encore les sanglots de la terre ». Elle les écouta, elle pleura; et des hauteurs de la nature et de l'art, son regard s'abaissa vers les ombres de la vallée. Haletante à cette vue, tourmentée de l'effroi d'être riche, elle visita quotidiennement les huttes du coteau, répandant son cœur avec son or. L'exemple de sa mère aussi ne l'y avait-il pas naturellement conduite, de cette mère qui savait donner

A la plus obscure misère  
La plus rayonnante amitié.

Toute à ces détresses, elle connut alors une autre amertume, celle de l'impuissance devant les flagrantes inégalités qui accablent le pauvre. Elle se désespère et elle s'écrie :

Je n'ai pas un accent de sublime douleur  
Pour flétrir l'injustice et venger le malheur !  
Frémissante d'amour pour ce peuple en alarmes,  
Je confie à la nuit ma révolte et mes larmes...

De cette confrontation avec la souffrance, avec le monde et ses oppositions de vertigineuse beauté et d'immense misère, était née dans cette nature si tôt recueillie, une méditation singulièrement précoce et austère. La mélancolie s'était insinuée jusqu'aux sources de son âme et cette noble tristesse, faite de pitié et de bonté, fut le trait dominant de son caractère.

Rien, par exemple, ne pourra mieux donner la mesure de cette conscience dans la générosité que ce « remords » — né d'une des rares soirées de plaisir qu'elle s'accorda, — et qui la poursuivit à travers son existence entière. C'est vers le déclin de sa maturité qu'elle l'écrivit :

Vont-ils me ressaisir en ce moment encore,  
Mes remords, ma pitié, mon désespoir secret ?  
Je sortais de ce bal, sous la voûte sonore,  
Un jeune homme, un enfant, avait dit qu'il souffrait...

C'était une ombre, un pauvre, un mendiant qu'abhorre  
La foule des salons, — mais que mon âme adore...  
Et cette voix mourante, elle appelle et m'implore,  
Mais la foule m'entraîne... Oh ! l'éternel regret !

Qu'il me parut livide au fond de la pénombre !  
Que les derniers accents : « Ne me refusez pas »  
Sortaient navrants et doux de ce carrefour sombre  
Où, comme au fond d'un gouffre, il m'appelait tout bas !  
Des abords du palais, que tant de luxe encombre,  
Un carrosse, entouré d'équipages sans nombre  
Me ramena ; je vis mon crucifix dans l'ombre,  
Livide et seul aussi, tendant en vain les bras...

J'aurais pu le sauver, le pauvre ! sa prière  
Que le monde étouffa, m'emportant loin de lui,  
Pleure au fond de mon cœur, et jamais la lumière  
Des plaisirs, à mes yeux, sans les blesser, n'a lui,

Depuis que son regard, entrant dans ma paupière  
D'une pitié sans nom remplit mon âme entière  
Cette fête à mon Christ, fut pour moi la dernière ;  
Et lui, je l'ai cherché, mon Dieu, jusqu'au jourd'hui !



Mais nul ne peut explorer à la fois les hauteurs du rêve et les mystères de la souffrance sans y rencontrer aussi le tourment suprême, l'angoisse philosophique ! Et que ce tourment fut âpre chez notre jeune rêveuse ! Elle n'avait pas dix ans que parfois, oubliant jeux et sourires, son front d'enfant s'inclinait sur l'énigme des choses. Elle-même nous le dit, en ces vers intitulés *Alors !* — d'une fraîcheur élyséenne, où elle se ressouvient de ses premiers ravissements troublés déjà par l'inquiétude de l'Au-delà :

Que le monde était beau, lorsque je vins au monde,  
O l'espace d'alors, les airs, les flots, l'azur !  
Univers transparent de ma candeur profonde,  
Royaume de l'enfance où la paix surabonde,  
Le ciel est-il plus doux, le ciel est-il plus pur ?

Mais déjà, si petite et si blonde, ma tête  
Se détournait songeuse: et dédaignant un peu  
Tous nos printemps en fleur, toute la terre en fête  
Le jour d'or et les nuits de perles, sur le faite  
De nos montagnes cherchait Dieu !

Ce souci, vague encore, d'une âme enfantine, peu à peu s'amplifie, et avec les années se précise implacablement, devient, vers les dix-huit ans, un effroyable supplice de pensée qui, aux heures de solitude, s'emplit de « sanglots arrachés par le doute vainqueur ».

Au sortir de ses nuits ravagées par de semblables tortures morales, la jeune fille s'effare au spectacle de la joie insoucieuse de compagnes aimées. Et elle pense :

Jamais à vos chevets l'implacable pensée  
Ne change en noir problème un songe radieux...

Dévorant alors sa tristesse sous les sourires, elle voudrait sauver ses jeunes amies du mal de connaître et d'épuiser comme elle, la souffrance de l'esprit dans la saison des fleurs :

Aurores, gardez-vous de songer à la nuit !  
Le malheur vous regarde errant sous vos charmes,  
Glissez, dansez, volez, l'orage vous poursuit.

L'innocence, la foi, la bonté, triples voiles  
Cachez à ces enfants le mensonge et le mal ;  
Et ne laissez briller que le feu des étoiles  
A travers vos amplexes sur leur front virginal.

Mais devant la sérénité d'une femme qui semblait en pleine possession d'elle-même, elle s'étonne plus encore et s'écrie :

Tu te penches sans peur sur le bord des abîmes  
Le poids de l'infini n'a pu t'anéantir !...

Et surtout, cette affamée d'idéal sent l'énorme distance qui la sépare des individualités ordinaires en présence des agitations humaines, devant la fièvre des sentiments passagers, devant la quiétude des vieillards mêmes en qui sa douleur ne reconnaissait que des mentalités d'enfants.

Se tournant vers son Dieu, elle jette ce cri poignant et désespéré :

À quels sommets, Seigneur, m'avez-vous fait monter !...  
Même au fond du vallon par l'ombre défendue  
Je voyais trop le jour, l'insondable étendue,  
Les voiles de mon front semblaient se déchirer  
Sous l'éclat qui me tue au lieu de m'éclairer.  
Mes yeux d'enfant disaient, dépassant toute cime :  
« Dans l'infini de l'Être, où se cache l'abîme ?  
» Dans quelle région ces éternels exils  
» Du temps, de la limite et du mal ? Où sont-ils ? »  
Même au fond du vallon, cette suprême angoisse  
M'atteignait... Mais avant que la tempête froisse  
La mousse du ravin, elle tord les forêts,  
Puis tremble et va mourir dans l'effroi des sommets.  
Et là, seule, plus haut que l'oiseau, que la foudre,  
Chaque rayon me jette un problème à résoudre !...  
Sur ces hauteurs de glace et de feu tour à tour,  
Que la nuit est livide et dévorant le jour !

On devine, à cette tension suprême d'une avide et noble intelligence excédée par toutes les affres du doute, que pas une question métaphysique n'a échappé à son extraordinaire lucidité. Longtemps, elle s'absorba en ces terribles interrogations. Dans la désolante aridité qui l'écrasait, elle ne se reconnaissait pas de ce monde qui exalte ou « pleure ses trésors de plaisir ou d'amour ». Et c'est avec infiniment de raison qu'elle pouvait tristement distinguer sa souffrance des détresses anonymes :

Car ma douleur n'est point d'ici-bas, et je songe  
A tout ce qui n'est pas dans le cœur des humains,  
Et dans l'étrange abîme où mon esprit se plonge  
Pour trouver une issue, en vain j'étends les mains.  
Et je vois des serpents enlacer mes épines,  
J'ai cru sentir au cœur leur morsure de feu  
Des fantômes errant sur d'éternelles ruines,  
Des démons malgré Dieu.



Toutefois, chez une nature qui, alors déjà, se révélait étonnamment militante, un tourment aussi sincère, aussi aigu, ne pouvait indéfiniment persister, sans provoquer la nécessaire réaction. La jeune et ardente interrogatrice scruta tous les livres, creusa toutes les philosophies, et faillit y perdre la santé ; car il n'était aucun argument qu'elle ne maintînt longuement en arrêt devant sa clairvoyante raison.

Pendant deux ans, toute lecture dut lui être interdite. Mais elle écoutait, cherchait, questionnait. On la voyait toute tendue de réflexion attentive en présence des personnalités remarquables, littérateurs, poètes, artistes, hommes politiques ou économistes qui fréquentaient alors les salons de son père, M. Gérard Nagelmackers.

Enfin, ce jeune front, si lourd de pensées, s'éclaira ; et, graduellement, finit par trouver la fraîcheur, la lumière.

Sa sévère logique, sa soif de vérité s'étaient révoltées en présence des contradictions que lui avaient apportées les divers systèmes philosophiques et qui ne lui avaient laissé qu'une amère consternation.

Alors, elle se plongea fiévreusement dans l'étude du Christianisme, analysant aux sources la pensée du Christ et des grandes figures de l'Eglise primitive.

La doctrine du fraternel amour, considérée surtout dans l'Evangile et Saint Paul, eut le pouvoir de lui apporter l'apaisement.

Dès ce moment, elle revint à la contemplation du Dieu de son enfance, du Dieu que lui avait enseigné sa mère.

Et si les tourments du doute ne la quittèrent point radicalement, elle sentit néanmoins peu à peu son âme pacifiée, et put s'écrier :

Ainsi, j'ai traversé les océans de l'âme ;  
Et leurs pôles de glace et leurs zones de flamme,  
Vide où meurt la pensée, où disparaît la croix,  
Où l'éternelle mort m'a dit en vain : Silence !  
Je les ai traversés comme la mer immense,  
Et, pauvre enfant, j'ai dit à l'infini : Je pense,  
J'ai dit à Dieu : Je crois !

Cet amour de son Dieu par-dessus toutes choses et de son prochain véritablement aimé comme elle-même, c'est-à-dire toute la loi du Christ, ce fut l'aliment fort et permanent de sa pensée. Elle l'observa dans son sens strict, littéral.

Ce fut en elle l'idée suprême, qui domine et pénètre toutes les autres, l'idée cristallisante qui les ramène à elle, les résorbe et se les associe avec force et cohésion.

Aussi, contrairement aux pensées isolées qui, si souvent, s'émoussent et faiblissent à l'usage, celle-ci, incessamment enveloppée d'idéal, s'échauffait jusqu'à la passion constante et ne pouvait que grandir avec le temps. C'est pourquoi son âme planait toujours dans un héroïsme latent. Chrétienne parfaite en ses croyances, elle le fut aussi dans l'application de ses austères principes ; elle y consacra toute l'activité de sa vie.

Et quelle inimaginable activité !...

Les heures accordées à sa passion littéraire, à la musique, ne furent plus que les instants de détente bénie consacrés aussi à l'intimité familiale, à la conversation, à l'amitié, et tout remplis encore de ces effusions de bonté et de sollicitude aux proches dont son cœur n'était jamais distrait.

Devons-nous regretter cette absorption aux dépens d'une activité artistique spécialisée ?

Nous ne le croyons, certes, pas. Car une passion est d'autant meilleure que le bien poursuivi est plus vaste, correspond à une synthèse plus large et plus haute.

Or, l'admirable femme nous a donné un exemple et un spectacle saisissants de grandeur et de beauté. Elle nous a montré comment l'art serait rendu vivant sur la terre si chaque être, pratiquant d'entière façon un pur idéal, faisait ainsi passer sereinement, familièrement la beauté sous nos yeux émus.

#### IV

Nous avons montré déjà sa sincérité totale, absolue. Celle-ci ne lui eût pas permis d'entendre à demi le texte de l'évangile. Riche d'amour et d'intelligence, elle donna tout son cœur et toute sa pensée aux innombrables détresses morales. Propriétaire d'une grande fortune, elle donna, non pas abondamment le... superflu, non pas... la moitié de ce qu'elle possédait ; elle donna *tout*, simplement, strictement, ne se réservant que le juste droit de dispenser ses biens, d'en discerner, d'en proportionner l'emploi opportun, selon l'étendue des souffrances à soulager ou du bien à créer.

Pour elle-même, elle se fit scrupule de ne s'accorder, sa vie durant, que le rigoureux ordinaire de l'habitant des campagnes dans son existence quotidienne exempte de toute complication, de tout souci mondain. Tous ses revenus allaient aux pauvres, aux malheurs cachés, aux œuvres d'éducation ou de préservation, d'amélioration sociale. En cela, elle ne faisait que « rendre », disait-elle, ce qu'elle avait reçu d'un sort prospère.



Un tel désintéressement restera une édification pour tous, et notamment pour son parti, dont les incompréhensions ou les fréquentes oppositions de vie et de doctrine la plongeaient souvent en de mornes tristesses et qu'elle flagellait d'ailleurs en de véhémentes paroles (1). Cette énergique droiture nous laisse entrevoir, d'autre part, quelle ferveur consciencieuse ce grand caractère dut apporter dans son rôle de femme.

Son permanent enthousiasme de bonté et de beauté qui, peut-être, eût fait d'elle une géniale artiste, lui donna, dans le mariage et dans la maternité, les intuitions les plus sûres et les plus rares.

Des Liégeois âgés se souviennent encore de cette mère touchante, entraînant dans son sillage de charité, cet enfant merveilleusement beau qu'était le jeune comte Hermann de Stainlein, et lui donnant le spectacle du ravissement attendri que sa douce parole et sa présence amicale apportaient chez les malheureux.

Madame de Stainlein avait, en effet, saisi, senti avec une force invincible cette suprême loi de l'éducation : *Vivre* son enseignement, le *réaliser à toutes les minutes* dans une parfaite concordance des actes et des paroles, aspirer activement à l'idéal toujours présent, montrer à l'enfant, dans la plus entière simplicité, cette application sincère et ferme des idées chères ; et, dans la mesure du possible, le soustraire jalousement à toute influence contradictoire : c'est bien là, ce qui constitue la plus efficace et la plus vivifiante des méthodes.

Voilà pourquoi cette nature d'élite ne trouvait point très malaisé l'art d'éduquer ; elle le pratiquait tout naturellement de toutes les puissances de son être. Et elle fut ainsi pour ce fils, d'ailleurs remarquablement doué, l'éloquence vivante, chaleureuse, rayonnante ou austère, selon l'heure vécue. Aussi peut-on dire que l'œuvre maîtresse de sa vie fut certainement la formation de ce jeune caractère qui révélait les plus nobles aspirations mais dont l'ardeur même demandait un guide éclairé. Elle fit de lui un être d'exception, appelé aux plus hautes destinées — s'il eût vécu !... — et en qui elle se retrouvait tout entière.

Dès lors, tous deux vécurent si complètement absorbés par les mêmes rêves, dans une communion si absolue, si émouvante de sentiments et d'idées qu'il serait impossible et injuste, en parlant

(1) Il faut lire, à ce propos, son éloquent sonnet dédié aux « Pharisiens du temps présent ! »

de la mère, de ne pas faire connaître aussi quelque peu ce second elle-même, qu'était son fils.

Cet enfant privilégié n'avait pas dix ans, que déjà accoutumé à pencher son ardente sensibilité sur les souffrances du vallon, il se prit un jour à pleurer amèrement lorsqu'on lui découvrit la féerie d'une abondante St Nicolas. « Oh ! dit-il, c'est pécher quand il y a des malheureux sans pain, de faire tant pour un seul ! » Et le lendemain, il portait aux pauvres tous ses jouets.

On ne s'étonnera donc pas de ce que cette généreuse nature, dévorée, comme sa mère, du mal sublime de la pitié, n'ait brûlé littéralement sa jeunesse dans les études, rêvant un rôle d'utilité sociale.

Ayant, sous la direction des maîtres les plus distingués approfondi les langues, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, et révélé ce don rare et précieux de dispositions également brillantes en ces deux derniers champs d'études, il alla compléter cette culture dans les Universités d'Allemagne et d'Italie.

A ce moment, le jeune Comte qui par sa situation dans la société et sa grande fortune, eût pu prétendre à toutes les joies de la vie, se trouva, ayant à peine dépassé la vingtième année, uniquement captivé par la noble inquiétude du relèvement moral et social des malheureux.

Aux âges de la foi, cette mère et ce fils tous deux grands mystiques, eussent mené sans doute une existence solitaire de sainteté, eussent été jusqu'au martyre peut-être. L'attitude d'héroïsme simple qu'on leur vit en maintes circonstances permet de le supposer.

Mais en notre siècle, placés comme des témoins et observateurs aigus de l'intense vie moderne pleine de fièvres, de plaisirs et d'appétits jouisseurs, ils devaient y voir surtout la violation presque constante, — souvent cynique, — de la loi d'amour et de justice qu'ils portaient en eux. Et ils apparurent les interprètes attristés, mais rigoureux de la pensée du Christ.

De leur communion fréquente avec le pauvre dont, on peut le dire, ils vivaient réellement les douleurs, M<sup>me</sup> de Stainlein et son fils avaient gardé la saisissante vision de l'abandon du peuple contrastant avec l'inconscience heureuse de ceux d'en haut.

C'est ce qui imprima un indicible élan à leur activité de pensée et à leurs essais de réaction contre tous les despotismes.

Ensemble, ils passèrent à Rome, dans l'intimité de la vie familiale, dix années pendant lesquelles ils se fortifièrent de toutes



les lumières, il s'imprègnèrent des argumentations les plus fortes pour la défense de leurs principes.

Le jeune comte, pénétré de cette pensée que, lorsqu'on se prépare à assumer des responsabilités sociales, on ne peut en pénétrer assez l'étendue et les conséquences, se recueillit ainsi de longues années dans l'étude de la politique, de l'économie sociale, de la philosophie de l'histoire et des multiples problèmes qui agitent la société contemporaine.

Au sortir de ses méditations, il parlait d'abondance des questions étudiées révélant sur nombre de sujets une singulière clarté de vues.

« Se sauver des insolences et des récriminations qui répugnent à l'esprit comme au cœur des hommes, ne jamais céder à la haine des explications, supporter la contradiction, relever doucement les erreurs, ramener tout aux principes, tel était cet art qu'il posséda jusqu'au dernier jour », nous dit l'auteur de la notice qui fut écrite après sa mort <sup>(1)</sup>.

Cet art, il le portait souvent à la tribune des congrès où sa parole claire, lucide, convaincue, surprenait l'auditoire.

Il le pratiquait aussi dans les revues et publications du temps, — de 1870 à 1880, — dans les journaux belges, allemands, italiens où il écrivait sur la réglementation du travail, sur la rétribution des salaires, sur les abus de la guerre, sur la formation intellectuelle et morale du peuple et sur vingt autres sujets de pressante nécessité sociale.

Mais deux grandes questions de primordiale générosité obsédaient tout spécialement M<sup>me</sup> de Stainlein et son fils : la question ouvrière et la question d'enseignement.

Tous deux s'efforcèrent d'éclairer les populations qui les entouraient, par leur zèle auprès des éducateurs et par des institutions qu'ils créèrent à Angleur, subsidièrent entièrement de leur fortune personnelle et soutinrent aussi de leur infatigable effort.

Au milieu de leurs énergiques revendications pour le peuple laborieux, deux criants abus accablaient surtout leur pensée : le travail des femmes dans les houillères et manufactures, et le travail des enfants. Et ce qui fut dit du fils, à ce propos dans la notice précitée peut avec la même vérité, s'appliquer à la mère.

<sup>(1)</sup> M. l'abbé Thiernesse, curé-poète d'Oneux, mort il y a une quinzaine d'années.

Tous deux s'apitoyaient particulièrement sur la condition de la femme, « de l'ouvrière à qui la société ne permet plus d'être une vraie mère, parce que l'usine lui a pris le foyer ; or, il lui faut le foyer pour répandre sa vie, pour donner à ses enfants son amour dans ses sourires, pour prendre en main l'éducation de ces êtres délicats, pour leur faire comprendre ce qu'elle est quand elle travaille, quand elle souffre, quand elle pleure ; pour se fortifier de leurs joies radieuses pour comprendre ses obligations !.... »

Et quant à l'enfant, au jeune travailleur, alors encore astreint à l'âge de dix ou douze ans à une tâche de quinze heures par journée — la loi, on le sait l'a quelque peu protégé depuis, — ils le plaignaient amèrement et « voulaient demander compte à la société de ces sacrifices humains consommés par l'excès du travail, de la richesse acquise aux dépens de la vie ».

« Et ne voyez-vous pas que ces enfants blémis, malingres, refoulent en arrière et pour des siècles peut-être, l'espoir et les forces du monde ? »

« Qu'ont fait à la terre ces enfants sans sourires ? Pourquoi la nuit noire à ces belles visions du jour ? Avec quels éléments constituerez-vous la famille, si ces petits martyrs n'ont plus de sang pur dans les veines ! Quelle patrie ouvrirez-vous à ces jeunes victimes qui, au seuil de la vie n'ont pu regarder l'aube et le soleil dans la voûte bleue ? Quelle formation intellectuelle et morale va recevoir cette milice malade de l'avenir ? »

M<sup>me</sup> de Stainlein, autant que son fils, flétrissait l'indifférence égoïste et les inconscients outrages infligés à la valeur et à la dignité du pauvre. Comme lui, elle couvrait de mots vengeurs, les erreurs du luxe et supputait dans la dépense d'une seule fête créée par la vanité élégante, combien de larmes pourraient être essuyées.

Tous deux vivaient véritablement en ascètes du désintéressement,

## V

Mais après avoir découvert et senti le fond des souffrances extérieures, ces êtres d'exception, pour atteindre à leur pleine valeur morale, avaient encore à sonder un autre abîme, celui des douleurs personnelles, des deuils, des séparations définitives.

En un nombre d'années relativement restreint, s'éteignirent



successivement le Comte Louis de Stainlein, la mère de la Comtesse qui, jamais ne l'avait quittée, et enfin, le jeune Comte lui-même, laissant la pauvre délaissée dans une effroyable solitude.

« Rien ne nous fait si grands qu'une grande douleur », a dit avec quelle raison, l'un des plus pénétrants poètes du sentiment. C'est non seulement à la profondeur de l'atteinte, mais surtout à la nature et à la portée de sa répercussion dans l'âme que se reconnaissent les cœurs les plus hauts.

Après les indicibles bouleversements de ces épreuves, après l'effarement désorbité de toutes nos pensées dans la cruauté soudaine de ces coups, les forces vives de l'âme semblent être anéanties dans leur source. C'est une sorte de dissolution, de division du moi désemparé; et l'amertume, sous mille formes renouvelées nous reprend sans trêve, pénétrant de son âpreté toutes les régions de l'être intérieur.

Certains, au bout de ces crises, révèlent un désarroi véritable, une sorte d'atonie du jugement qui ne sait plus, n'entend plus, ne distingue plus la vérité et mène à l'indifférence morale. D'autres sentent gronder en eux la révolte aigrie et sombrent dans un pessimisme étroit et orgueilleux.

Mais à mesure, que se produit en nous, dans l'exaltation d'une tendresse pieuse pour les disparus, le lent et profond retentissement de ces coups, à mesure qu'il se répercute sur les faits et les idées du passé, et sur nos actes présents comme sur les agitations de l'humanité, en les éclairant d'un nouveau jour moins éblouissant, « non plus cet éclat qui tue au lieu d'éclairer », mais un jour infiniment plus doux et plus insinuant, heureux alors qui sait discerner en soi, reconnaître, aider peut-être le travail purifiant et fécond de l'excessive souffrance. Ayant, dans cette ascension vers les limites du pur sentiment, consommé les suprêmes sacrifices, il en a découvert la valeur, la signification, la parfaite beauté morale aussi.

L'âme supérieurement sensible de M<sup>me</sup> de Stainlein était, semble-t-il, désignée d'avance, pour subir, dans toute leur saisissante acuité, ces phases définitives de la douleur.

A cet égard, et si l'on considère à la fois sa nature inquiète et la profondeur de ses affections familiales, on peut dire qu'elle se révéla forte entre les plus forts.

Car elle savait aimer ! Quel poète a trouvé, en effet, de plus justes accents, une éloquence plus vraie, pour dire la puissance et les nuances attendries de l'adoration filiale ?

Écoutons-là dans cette émouvante évocation de sa mère à Angleur :

Elle était là, dans l'embrasure  
De sa fenêtre, aux feux du soir,  
A l'heure où le vallon s'azüre  
De vapeurs montant à mesure,  
Comme du fond d'un encensoir.

Elle était seule, elle était triste,  
Et chantait, chantait doucement,  
Plus plaintive que le psalmiste  
Et que son divin instrument.

Vous ne l'avez pas entendue,  
Mais tout l'écoutait au vallon,  
Les oiseaux, la brise, la nue  
Qui semblait s'incliner, émue,  
Au lieu de fuir à l'horizon.

Que j'aimais sa haute pénombre,  
Que j'adorais la région  
Où dans l'embrasure sombre  
Planait ma blanche vision !

Sa douce image de Madone  
Au bord du cadre se penchait,  
Inquiète; — « Il est tard, personne !  
L'angélus tinte, l'air frissonne »...  
Au loin son long regard cherchait.

Le pauvre foulant sa pelouse  
Relevait le front pour la voir,  
De ses jardins si peu jalouse,  
Et là si belle, aux feux du soir !

Je me hâtais fiévreuse et lasse  
Revenant des huttes aux bois,  
Et des bois par ce long espace  
Jusqu'au fond du vallon, et grâce  
Au ciel, là j'entendais sa voix !

Les bois s'ouvraient sur la vallée  
Et sur le vieux manoir; d'en bas  
Sa figure semblait voilée  
Par l'ombre et je tendais les bras...

Et je m'élançais, altérée  
D'un immense et souffrant amour,  
Vers le haut perron de l'entrée



Et jusqu'à sa chambre adorée !...  
O refuge, ô rêve, ô séjour !

.....  
.....

Dans les cieux où tout doit renaître  
La reverrai-je aux feux du soir,  
Seule, m'attendre à la fenêtre  
Et près d'elle irai-je m'asseoir ?

Et ces autres souvenirs :

..... Seigneur, il vous souvient  
De la voix de ma mère ? Elle enseigna la vôtre  
Au cœur brisé par vous, qui toujours vous revient !

Seigneur, souvenez-vous ! là, sous l'ombre profonde  
Des bois penchés d'en haut vers l'asile embaumé,  
Dans la joie et la paix dont ce lieu surabonde,  
Combien elle a souffert, et combien plus aimé !

Souvenez-vous ! son âme emplissait la vallée  
D'un charme qui saisit encore le voyageur ;  
O grâce, ô pureté par nulle autre égalée  
Le passant la respire et s'en va tout songeur...

Souvenez-vous, mon Dieu ! ce cœur humble et timide,  
Si grand, transfigura ces jardins, ces forêts ;  
Ma mère et son séjour, comme un miroir limpide  
Réfléchissaient le ciel et vos divins secrets.

La fascinante douceur de ce passé et de la communion qui unissait la mère et la fille restent telles dans le cœur de la Comtesse que les années ne semblent les atténuer en rien. Déjà la déchirante obsession de ses regrets avait mis au coin de sa bouche ce pli de souffrance que nous révèle son portrait.

Et cependant le désert n'était pas fait encore dans son cœur.

Cet unique fils, « son avenir, son univers, son seul bien, » celui qui la soutenait de sa jeune ardeur dans la poursuite de leurs rêves communs, devait bientôt la quitter aussi.

Le jeune comte ayant donné sa vie à un dévouement total, avait placé les intérêts de l'humanité bien au-dessus des siens propres. Il ne sentit pas assez tôt que sa complexion délicate le trahissait.

A l'heure où, admirablement armé pour la vie publique, il se préparait à lutter pour disputer à l'injustice et au malheur les destinées des humbles, il se vit frappé d'une inguérissable maladie de poitrine.

Qui pourrait sonder le long drame que vécut alors ce cœur vaillant dévoré du tourment d'être utile ?... Non moins héroïque que sa mère néanmoins, il renferma en lui, la sombre certitude, sans que jamais, jusqu'au dernier jour, l'ombre d'une plainte ne trahît sa parfaite sérénité extérieure. Il s'ingéniait, au contraire, avec une rare divination de cœur, à laisser tomber incidemment, sans que la tendresse maternelle pût s'en alarmer, les paroles éternelles qui... dans l'avenir, il le savait, seraient seules capables de soutenir et de fortifier sa douloureuse mère.



Le Comte Hermann de Stainlein,  
à l'âge de 32 ans.

Après avoir erré de longs mois, presque des années, demandant à toutes les régions, l'air salubre qui devait vivifier la pauvre poitrine malade, M<sup>me</sup> de Stainlein et son fils vinrent se fixer dans ce paisible village protégé par la colline rocheuse qui s'élève derrière la gare de Comblain, au presbytère d'Oneux, où ils possédaient un ami éprouvé, M. le Curé Thiernesse.

C'est là que malgré la pureté de l'air et la douceur de ce refuge ombragé, malgré les soins angoissés d'une tendresse sans exemple, le mal empira. Et quelques semaines après, le jeune Comte y expirait, gardant, avec la pleine conscience de son martyre moral, une vraie figure de héros.

Quand cette horrible réalité vint terrasser la pauvre mère, ce fut en elle, dans la première phase de la crise, la morne stupeur d'une détresse sans nom. Elle eut cependant cette force glacée, cette volonté surhumaine, de rendre elle-même les derniers soins à la dépouille chère et de la conduire, sans défaillance, jusqu'à la porte du caveau de famille. Mais après... sa prostration fut effrayante.

Longtemps, longtemps, elle laissa couler les jours dans un silence mortel, s'isolant aux diverses étapes du calvaire gravi par son fils, y succombant souvent en de longues syncopes, et revenant